

# LE DISCOURS SUR LE COURAGE ET SUR LA PEUR À L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE .

JEAN DELUMEAU

Collège de France.

## 1. — DE S CHEVALIER S TEMERAIRE S .

A l'époque — XVe et XVIe siècles — où l'Occident entre dans les temps moderne s l e modèl e d e l'homme courageu x l e plu s couramment reç u rest e le chevalier. Dan s la droite ligne de s épopées, des romans et de s chroniques du Moyen Age, toute une littérature — écrite, bien sûr, pou r la noblesse et le s cours — continue d'exalter le preux dont Froissard avai t défini le s mérites :

"Prouesse, écrivait-il, es t s i noble vertu e t d e s i grand e re-commandation qu'o n n e doi t pa s e n parle r tro p brièvement, ca r elle es t mèr e e t lumière d e s gentilshommes, et, comm e la bûche ne peu t pa s brûle r san s feu, le gentilhomme n e peu t pa s accède r à l'honneur parfait, ni à la gloire d u monde, san s prouesse" (1) .

Trois quarts de siècle plus tard, le même idéal inspire l'auteur de *Jehan de Saintré* (vers 1456) . Pou r lui, le chevalier digne de ce titre doit braver tou s le s dangers par amour de la gloire et de sa dame :

"Le vra y amoreu x gentilhomme, lit-o n dan s ce roman, qu i n'est poin t ordonn é n e dispos é au x estude s d e très prudente s e t saintes science s d e théologie, de s decrez, de s loi s n e autre s es-tudes d e science s, for s qu e a l a tre s noble t illustr e scienc e e t mestier de s armes... pou r y acqueri r honneu r e t l a tre s desire e

(1). — FROISSART, *Chroniques*, éd. S. Luce, Paris, 1869, t. I, p. 2 . Cf. notammen t G. COHEN, *Histoire d e la chevalerie e n France a u Moyen Age*, Paris, 1949, et M. MOLLAT, *Genèse médiévale de la France moderne*, Paris, 1970, pp. 210-212 .

grace de sa tresbell e dame... , c e s t cellu i qu i . . . fai t tan t que entr e le s autre s il e s t nouvelle s de lui " (2) .

On acquiert d'autant plus d'honneur qu'on risque davantage sa vie dans des combats inégaux. Ceux-ci sont le pain quotidien d'Amadis de Gaule, un héros issu du cycle du roman breton. Repose-toi un peu, lui conseille-t-on au terme d'innombrables aventures,

"Toi qui a sa vaincu et défait tant de preux chevaliers et tant de géants féroces et redoutables, menant à bien, à un très grand péril de ta personne, tous les exploits que tu as entrepris, faisant même trembler les plus cruelles bêtes sauvages par la crainte que leur inspirait la fermeté de ton courage" (3) .

Edité en Espagne en 1508, traduit en français à la demande de François Ier, *l'Amadis de Gaule* et ses suppléments comptent au XVI<sup>e</sup> siècle plus de soixante éditions espagnoles et une foule de françaises et d'italiennes (4). Exporté en Amérique, il accompagne et inspire les conquistadors — en général de petits nobles — dans leur quête de l'Eldorado. Plus impressionnante encore est la fortune du *Roland furieux* d'Arioste, peut-être le plus grand succès de librairie du XVI<sup>e</sup> siècle: quelque 180 éditions de 1516 à 1600. Roland, "paladin inaccessible à la peur" méprise naturellement "la vile troupe des Sarrasins" qui l'attaquent à Roncevaux. Duranda l'aidant,

"les bras, les têtes, les épaules (de ses ennemis) volent de toutes parts; la Mort semble errer parmi les Sarrasins sous mille formes différentes. Elle se dit en elle-même: Duranda dans les mains de Roland vaut mieux encore que cent de ses faux dont je suis armée" (ch. XII) .

Quant aux chevaliers chrétiens que Tasso met en scène dans *la Jérusalem délivrée* (1<sup>ère</sup> éd., 1581), arrivant en vue de la ville sainte, ils piaffent d'impatience,

"devançant le signal de ses trompettes et de ses tambours, et se mettent en campagne avec de hauts cris d'allégresse" .

(2). — A. DE LA SALE, *Jehan de Saintré*, éd. J. Misra h et Ch. A. Knudson, Genève, 1965, pp. 29-30.

(3). — L. IV, chant L II.

(4). — Les renseignements concernant l'édition au XVI<sup>e</sup> siècle dans L. FEBVR E et H. J. MARTIN, *L'apparition d'un livre*, Paris, 1958, pp. 429-432.

Godefroy de Bouillon, leur chef, modère difficilement leur ardeur. Car

"il est moins aisé de les retenir que de faire aller à contre-mont les flots irrités sur le point de se précipiter dans le gouffre de Charybde, ou d'arrêter les impétueuses haleines de Borée" (ch. III).

Au modèle correspond une réalité. Des nobles portugais — Gama, Albuquerque, Almeida, Castro etc., — remplissent l'Orient de leurs exploits, fournissant à Camoens la matière d'une épopée moderne. La littérature de chronique reste, quant à elle, intarissable sur les faits d'armes de la noblesse et des princes, ceux-ci étant la fleur de toute noblesse. Elle se présente comme imperméable à toute crainte. Jean sans peur gagne son nom significatif en 1408 en luttant contre les Liégeois:

"Tant qu'est à parler de la constance, hardiesse et vaillance d'icelui du comte de Bourgogne, écrit Enguerran de Monstrelet, et comment en sa dite bataille, au commencement d'icelle, en décourant de lieu à autre sur un petit cheval, exhorta et bailla à ses gens grand courage, et comment il se maintint jusques en la fin, n'est besoin de n'en faire grand déclaration; car pour vraie il fit là si grandement qu'il fut loué et prisé de tous ses chevaliers et autres de ses gens..." (5).

Sur Charles le Téméraire — autre surnom à relever — les chroniqueurs bourguignons sont encore plus élogieux.

"Il estoit fier et de haut courage; asseurer en péril, sans peur et sans honte (frayeur); et si oncques Hector fut vaillant devant Troyes, cestuy l'estoit autant".

Ainsi parle Chastellain (6). Est Moline de renchérir après la mort du duc:

"C'estoit... Il a planté d'honneur inestimable, l'estoc de grace bienheuree (bienheureuse), et l'arbre de vertue coulourée, redolente (parfumée), fructueuse et de grande altitude".

(5). — Dans *Collection des chroniques nationales françaises*, éd. J. A. BUCHERON, Paris, 1826 et suiv., pp. 17-18.

(6). — *Ibid.*, XLII, p. XXXV.

D'où les lamentations qu'entraîne sa mort tragique :

"... l à tresbuch a la tres redolente fleur d'honneur es poin- dans espines ; l e tres précieux dyaman t fut cass é d e meschan s ferailles et le tres fort et noble lyon atterré de vilaines bestes" (7).

A lire de tels éloges on ne s'étonne pas qu'au siècle suivant François Ier se soit comporté à Pavie avec plus de vaillance que de raison, ni que lui-même et Charles Quint aient échangé de cartels, en 1528, pour un duel judiciaire où ils auraient vidé en combat singulier le contentieux entre Valois et Habsbourg. La société aristocratique de la Renaissance conserve donc l'échelle de valeurs de la période antérieure et, comme elle, cote au plus haut le courage au combat. Aussi bien François Ier tient-il, au soir de Marignan, à se faire armer chevalier par Bayard entré vivant dans la légende parce que "sans paour et sans reproche". La mort du gentilhomme dauphinois en 1524 met "toute noblesse" en "deuil". Car, assure le *Loyal Serviteur*,

"depuis la création du monde, tant en la loy chrestienne que payenne, ne s'en est trouvé un seul qui moins luy a i fait de deshonneur ne plus d'honneur... Il a suivy les guerres... par l'espace de trente et quatre ans où durant le temps ne s'est trouvé homme qui l'ait passé en toutes choses servans au noble exercice des armes; car de hardiesse peu de gens l'ont approché. De conduyte, c'estoit un g Fabius Maximus ; d'entreprise subtils un g Coriolanus et de force et magnanimité un g second Hector" (8).

Beaucoup de chevaliers qui combattirent à Crécy, à Nicopolis, à Azincourt et à Pavie n'eurent pas la prudence de Fabius ni la "subtilité" de Coriolan. Mais ils s'efforcèrent d'avoir la bravoure d'Hector et ils finirent comme lui. Fr. Guicciardini, relatait la bataille de Pavie, note :

"... on compta parmi les morts vingt de ses plus grands seigneurs du royaume (de France)". Le Roi vit "tuer ou prendre autour de lui la plupart de ses capitaines et de sa noblesse" (*Histoire des guerres d'Italie*, t. XV).

(7). — Ed. G. DOUTREPON T et O. JODOGNE, Bruxelles, 1935 - 1937, I, p. 207.

(8). — *La Tresjoyeuse, plaisante et récréative hystoire du bon chevalier sans paour et sans reproche, composée par le Loyal Serviteur*, éd. M. PETTTOT, Paris, 1820, 1ère série, XVI, 2, pp. 133-134.

De fait, Bonnavet, La Trémoille, La Palice, parmi beaucoup d'autres, périrent dans la rencontre. Cette tradition de courage militaire restait vigoureuse au cours de siècles dans tout un secteur de la noblesse habituée à "jouer avec la mort" (Bernanos) et à risquer sa vie pour le Roi. Fr. Lebrun a suivi, à titre d'échantillon, la destinée d'une famille noble de l'Anjou aux XVIIe et XVIIIe siècles. Jacques de Rougé, premier marquis du Plessis-Bellière, est tué à la bataille de Castellamare en 1654. Son fils Pierre est tué à son tour à la bataille de Saint Gothard en 1664. Son autre fils, François-Henri, meurt en 1692, à Suse au service du Roi. L'aîné des enfants de François-Henri, Jean-Gilles, est mortellement blessé, en 1707, devant Saragosse; le second est tué en duel à dix-sept ans; le troisième meurt au berceau. En deux ans de mariage Jean-Gilles a eu deux enfants: un e fille et un fils. Celui-ci meurt accidentellement en 1773 à la tête de son régiment. La branche des Plessis-Bellière disparaît avec lui (9).

Depuis longtemps déjà le modèle du gentilhomme comporte d'autres vertus que la bravoure au combat. Par touches successives on a enrichi le portrait idéal du noble d'épée. Pour Joinville le "prud'homme", c'est-à-dire le chevalier parfait, doit ajouter à sa courage, justice, loyauté, foi et charité chrétiennes. L'auteur de *Jehan de Saintré* lui demande d'être à la messe "le plus dévôt", à table "le plus honnête", "en compagnie de seigneurs et de dames, le plus avenant". Il sera aussi le mieux "monté et abillié" (10). Bayard, quant à lui, a cumulé les plus hautes qualités morales. Le Loyal Serviteur assure qu'

"il aimait et craignait Dieu sur toutes choses, ne jamais ne le juroit ne blasphemoit... Il aimait son prochain comme soy-même". "Furieux aux ennemis, (il était) "doux, paisible, courtois aux amis". "Fort mauvais flateur et adulateur", mais "grand aumosnier", il faisait ses aumônes secrètement. "Des biens mondains, il n'y pensa en sa vie" (11).

En somme un e sorte de saint que l'Eglise aurait pu canoniser. Mais en général elle n'a pas canonisé les chevaliers, et peut-être avait-elle de bonnes raisons pour ne pas le faire.

Bayard est courageux, fidèle et généreux, mais un peu rustre. Or voici que la Renaissance présente au gentilhomme, du moins s'il fréquente les cours, de nouvelles exigences: à la bravoure il doit ajouter

(9). — Fr. LEBRUN, *Les hommes et la mort en Anjou aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris-La Haye, 1971, pp. 426-427.

(10). — A. DELA SALE, *Jehan de Saintré*, p. 30.

(11). — *La Tresjoyeuse ... hystoire du bon chevalier ...* 2, p. 134.

la culture. Dans le *Courtisan* publié en 1528 à la demande de François Ier, B. Castiglione, après avoir affirmé que

"la vraie et principale profession du courtisan doit être celle des armes", ajoute : "Je blâme les Français de ce qu'ils disent que les lettres portent nuisance à la profession des armes, estimant n'être à nul plus convenable d'avoir la science des lettres qu'à un homme de guerre . . . Sa voix doit être bonne, et non trop déliée ou molle, semblable à celle d'un e femme, ni aussi tant austère ni âpre qu'elle tiendrait du paysan, mais sonnante, claire, douce et bien composée, avec la prononciation franche et nette, contenant et gestes convenables . . . Mais toutes ces choses ne serviraient de rien si les sentences et paroles exprimées n'étaient belles, ingénieuses, subtiles, élégantes et graves selon la nécessité" (12).

Héros dans les combats, mais homme de salon lorsqu'il est à un repos, le courtisan doit donc avoir fréquenté l'école et les bons auteurs, être tout ensemble César et Aristote, pour reprendre un mot d'Henri II. Il reste que pour Castiglione la première caractéristique du noble, c'est le courage physique, le refus de la peur.

Le défi à la mort, jamais peut-être le gentilhomme s'en l'on t lancé avec autant de désinvolture qu'au temps de la Renaissance — un défi lié à l'exaltation de l'honneur. Ce terme revient constamment dans les nombreux écrits du XVI<sup>e</sup> siècle qui nous livrent les réflexions de la noblesse sur elle-même et sur sa place dans la société : *L'Ordre de chevalerie* de S. Champier (1510), *Les Dialogues d'honneur* de G. B. Possevin (trad. fr. 1557), *Le Traité des nobles et des vertus dont ils sont formés* de François de l'Alouëte (1577), *Le Héraut de la noblesse de France* de Pierre d'Origny (1578), *La Précédence de la noblesse* de Guillaume d'Oncien (1593) etc. À l'origine, "honneur" avait désigné une fonction, un fief notamment avec les obligations et dignités qui y étaient attachées. Au temps de la Renaissance, le terme oscille, comme l'a montré Ariette Jouanna, entre quatre significations non exclusives les unes des autres : le mérite qui rend estimable ; la réputation, c'est-à-dire l'effet produit sur l'autre à partir de spectacles et de qualités ou d'actes conformes à un modèle socialement reconnu ; les signes extérieurs qui accompagnent l'estime (on parle alors surtout des "honneurs") ; enfin le prestige qui élève au-dessus de "l'horizon commun" (13). De ces quatre sens c'est le second qui prend, au

(12). — Cf. B. CASTIGLIONE, *Il Cortigiano*, éd. B. Maier, Turin, 1955, I, 17 et 42, pp. 109 et 157-158. Ici, trad. fr. du XVI<sup>e</sup> siècle.

(13). — A. JOUANNA, *La notion d'honneur au XVI<sup>e</sup> siècle*, dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, oct.-déc. 1968, pp. 597-623.

XVI<sup>e</sup> siècle, le pas sur les autres dans le monde des gentilshommes (14). C'est en effet l'époque où triomphent le "point d'honneur". Ce souci de la réputation devient une véritable "loi de classe" à laquelle on ne saurait désobéir.

Il faut souligner l'aspect "externe" de cet honneur chevaleresque indissociable d'une relation entre regardé et regardant. Chamfort dit plus tard :

"L'homme vit souvent avec lui-même et il a besoin de vertu ;  
il vit avec les autres et il a besoin d'honneur" :

formule particulièrement applicable au noble d'épée de la Renaissance auquel incombent deux devoirs : acquiescer par ses prouesses sur le champ de bataille et se faire connaître — c'est l'idéal de Don Quichotte ; et ne pas tolérer les "paroles piquantes" qui ternissent une réputation. François I<sup>er</sup>, qui s'y entendait en chevalerie, déclara :

"Celui qui endure paroles injurieuses et démenties n'est nullement courageux, n'y a-t-il pas de noble".

Seul le sang de l'insultant peut laver l'honneur de l'insulté qui doit risquer sa vie pour rétablir sa renommée. Une chirurgie ne peut apporter remède à une blessure. Mais, affirme le sire de la Colombe, bières,

"le gentilhomme blessé d'un trait de langue venimeux n'a  
médecin qui le puisse guérir".

Singulière puissance de la parole ! Malgré l'idéal chevaleresque d'un François I<sup>er</sup>, le roi de France aurait voulu éviter la multiplication de duels. Or ceux-ci, rares au X<sup>IV</sup><sup>e</sup> et X<sup>V</sup><sup>e</sup> siècles, devinrent ensuite, pendant cent cinquante ans le sport favori de la noblesse d'épée, en dépit de ses ordonnances de Charles IX, d'Henri IV, et de Louis XIII.

"Il faut, écrivait Brantôme dans son *Traité des duels*, préférer  
l'honneur au Prince, à son mandement, à la vie et à tout".

(14). — H. MOREL, La fin du duel judiciaire en France et la naissance du point d'honneur, dans *Revue Historique de Droit Français et Etranger*, janvier-mars 1964, pp. 574-639. Cf. aussi L. E. HALKIN, Pour une histoire de l'honneur, dans *Annales E. S. C.*, 1949, pp. 443-444.

Le point d'honneur triompha donc pendant un siècle et demi de l'autorité royale. Durant neuf années du règne d'Henri IV quatre mille gentilshommes français auraient péri en duel. Te l'jeune seigneur, le chevalier d'Andrieux, se vantait à trente ans, d'avoir déjà tué soixante-douze personnes. Il était donc devenu de bon ton de risquer sa vie à tout propos pour un e parole mal sonnante. Bien mieux, l'honneur consistait à provoquer constamment d'autres gentilshommes. A un jeune noble qui lui demandait la main de sa nièce, M. d'Isancourt répondit — on était à l'époque de Richelieu — :

"Il n'est pas encore temps de vous marier. Si vous voulez devenir un honnête homme, il vous faut d'abord tuer et combattre singulièrement deux ou trois hommes, puis vous vous mariez et vous aurez deux ou trois enfants. C'est ainsi que par vous le monde n'aura rien gagné ni perdu" (15).

Le terme "point d'honneur" est d'origine espagnole (*pundonor*). Pourtant il a été introduit en France par les vénétiens, terre d'élection de la *vendetta* et de la "doctrine des duellistes" qui codifièrent les règles de l'honneur. Les guerres d'Italie ne constituèrent toutefois qu'un facteur externe qui cristallisa une évolution. Ce fut incessamment définitivement la mort, explique H. Morel, eut des raisons plus profondes et résultait d'une frustration. La multiplication des armées permanentes, le rôle croissant de l'infanterie et des armes à feu avaient diminué sur le champ de bataille le rôle du gentilhomme. Pour tenter de conserver ou de recouvrer une situation sociale compromise, la noblesse exploitait à fond le trésor qu'elle possédait "au plus profond de son être" : l'honneur, divinité à laquelle elle se sacrifia avec acharnement et désinvolture.

## 2. — LA CRAINT E "ROTURIÈRE" .

L'archétype du chevalier sans peur, sinon toujours sans reproche, était rehaussé par le contraste avec un e masse réputée sans courage et avec laquelle le gentilhomme ne voulait rien avoir de commun. Au siège de Padoue (en 1509), Bayard s'insurgea contre l'avis de l'Empereur Maximilien qui voudrait mettre la gendarmerie française à pied et la faire charger aux côtés des lansquenets :

(15). — G. d'AVENEL, *Richelieu et la monarchie absolue*, Paris, 1884-1890, 4 vol., II, p. 80.



"L'Empereur pense-t-il que ce soit chose raisonnable de mettre tant de noblesse et de pérille et hasarde de spiétons dont l'un est cordonnier, l'autre maréchal, l'autre boulanger, et de gens mécaniques qui n'ont leur honneur et ne si grosse recommandation que des gentilshommes?" (16).

Une éthique chevaleresque que double le mépris de la piétaille explique l'hostilité de la noblesse à l'égard des armes à feu.

"Que plus à Dieu, s'exclame Montluc, que ce malheureux instrument (l'arquebuse) n'eût jamais été inventé!"

Et Arioste d'expliquer (en s'adressant, cette fois, au canon, mais l'arrière-plan du raisonnement est le même) :

"La gloire militaire est détruite par toi. Par toi, le métier des armes a perdu son honneur. Par toi, valeur et courage sont abolis".

Artillerie et arquebuse permettent au lâche de tirer de loin, sans risquer sa vie. On peut avoir peur et obtenir la victoire. L'équation — simple soldat égal homme sans courage — est toutefois posée par un esprit aussi lucide que Commyne vis-à-vis de la noblesse. Il reconnaît que les archers sont devenus

"la souveraine chose du monde pour les batailles",

mais à certaines conditions : les réunir par milliers, car en petit nombre ils ne servent à rien ; les choisir, si la guerre ne doit pas durer trop longtemps, parmi les soldats qui ne connaissent pas encore la réalité du champ de bataille ; les rassurer par la présence auprès d'eux d'un

"grant quantité de nobles et de chevaliers" ;

leur donner du vin avant le combat afin de stimuler leur ardeur (17) .

(16). — *La Tresjoyeuse ... hystoire du bon chevalier*, I, p. 307 . Cf. G. PROCACCI, Lotta di classe in Francia sotto l'Ancien Régime (1484-1559), dans *Società*, sept. 1951, pp. 416-443; F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2e éd., Paris, 1966, II, p. 79 .

(17). — COMMYNES, *Mémoires*, éd. Calmette, Paris, 1924-1925, I, pp. 23-26. Cf. J. DUFOURNET, *La destruction des mythes dans les Mémoires de Commyne*, Genève, 1966, p. 614.

Au cours des voyages de découvertes de la Renaissance, les chefs ne sont pas toujours des nobles. Toutefois, maître s après Dieu sur leur navire, ils entrent moralement dans la catégorie sociale supérieure. Leur courage individuel s'oppose alors aux peurs collectives et les narrateurs de l'aventure maritime retrouvent à leur propos le schéma bipolaire familier à ceux qui racontent des batailles ou dissertent sur la noblesse. Zurara dans sa *Chronique des faits de Guinée* (1453) rehausse les exploits de ses paladins portugais et n'insiste pas sur les "basses frayeurs" des équipages (18). Lors du premier voyage de Christophe Colomb, dès qu'il l'aiguille aimantée dévie quelque peu, les marins "prennent peur" et "demeurent tout confus" (19). Généralisant, Ferdinand Colomb ne voit dans les marins de son père que "des gens portés à la frayeur et aux plaintes". Leur "effroi" quasi permanent est une gêne constante pour le capitaine (20). Faisant rapport à François Ier en 1524 sur son voyage en Amérique, Verazzano parle de ses matelots "épouvantés" devant l'attitude de certains Indiens,

"ainsi qu'il lui advient chaque fois qu'il se trouve en présence d'une nouveauté".

L'établissement de Villegaignon au Brésil s'étant heurté dès le début à d'inévitables obstacles, peur et découragement s'emparèrent des hommes et Anon, le chroniqueur de l'expédition, de préciser:

"Les artisans, comme j'ai prédit, gens de petite considération et peu ou point touchés d'honneur, se persuadèrent qu'elle leur serait fort dangereuse, puisqu'elle commença à être telle" (21).

Il arrive à de bons connaisseurs des choses de la guerre de nuancer l'opposition entre le courage du chef et la lâcheté du vulgaire. Significatif à cet égard cet éloge des fantassins par Brantôme — lequel n'a pas toujours été un écrivain "frivole":

"... Je pense qu'il n'y a rien si brave et si superbe à voir qu'un gentil soldat bien et bien pointé, bien armé, bien lesté, soit

(18). — Trad. fr. de L. BOURDON, Dakar, 1960.

(19). — Ch. COLOMB, *Oeuvres*, trad. A. Cionarescu, Paris, 1961, p. 35.

(20). — J. CASSOU, *Les découvertes du Nouveau Monde*, Paris, 1966, p. 205.

(21). — ANON, *Histoire des choses mémorables advenues en la Terre du Brésil*, 1561, 10vo.

qu'il marche à la teste d'une compagnie, soit qu'il se perde devant tous à un'escarmouche, ou à un assaut tirer son harquebuzade tout nud, desarmé, aussi résolument que le s mieu x armez... E t c e que j'admire e n ce s fantassins, c'es t qu e vou s verre z d e jeune s gens sorti r de s village, de l a labeur, de s boutiques, de s escoles, des pallais, de s postes, de s forges, de s escuries, de s lacquays e t de plusieurs autre s lieu x pareils, ba s e t petit z; il s n'on t pa s plu s tost demeure z parm i cett e infanterie e quelqu e temps, qu e vou s le s voyez aussitot fait z, aguerrys, façonnez, que, de rie n qu'il z es-toient, viennent à êtr e capitaine s e t esgau x au x gentilz-hommes, ayant leur honneur en recommandation autant que les plus nobles, à faire acte s au si vertueu x e t noble s que les plus grand s gentilz-hommes. Voyez quell e obligatio n il z on t au x arme s qu i le s poussent ainsi!" (22).

Au vrai, Brantôm e n'apport e ic i qu'un e variant e a u schém a hiérarchique d'un e socié t é d'ordre s qu i contrast e l a vaillanc e d u chevalier par la pusillanimité du vilain. Par le métier militaire, de s paysans, de s artisans, de s valet s accèden t pratiquemen t à l a noblesse. Aussi bie n acquièrent-il s l a notio n d'honneu r e t recherchent-il s le s prouesses individuelles; Brantôm e es t don c logiqu e ave c lui-mêm e lorsqu'il soutient, contr e L a Noue, qu e le s soldat s n e doiven t plu s ensuite retourne r à leur s activit é s première s. Ca r il n e fau t pa s qu e les main s qui ont manié les arme s

"si noblement et si nettement s'aillent souiller et vilanner par un labourage vil et sale mestier mécanique".

Mieux vaut repartir mercenaire, en Turquie ou en Barbarie (23). On en revient donc bien à l'opposition fondamentale entre une minorité courageuse parce que guerrière, et une masse qui n'a que faire de la vaillance ni d'autre but dans l'existence que de survivre.

Cette incompatibilit é entr e deu x univer s à l a foi s sociau x e t moraux — celui de la témérit é et celui de la peur —, le roman et le théâtre ne manquent pas de la souligner, même si le gentilhomme mis en scène est fantasque comme Don Quichotte ou odieux comme Don Juan. Don Quichotte se préparant à intervenir pour l'armée de Pen-tapolin contre celle du "grand empereur Alifanfaron" — un "furieux païen" — Sanch o Pança fait timidement remarquer à son maître **qu'il**

(22). — BRANTOME, *Discours sur les colonels de l'infanterie de France*, éd. E. Vaucheret, Montréal-Paris, 1973, p. 98.

(23). — *Ibid.*, p. 105.

s'agit simplement de deux troupeaux de moutons. La réponse du chevalier est conforme à la représentation mentale que, de siècle en siècle durant, la noblesse d'épée a eue d'elle-même et de la masse des vilains :

"C'est la peur que tu as qui te fait, Sancho, voir et entendre tout de travers ; car l'un de ses effets de cette triste passion est de troubler les sens, et de faire paraître les choses autrement qu'elles ne sont. Mais, si ta frayeur est si grande, retire-toi à l'écart et laisse-moi seul ; seul, je donnerai la victoire au parti où je porterai le secours de mon bras" (24).

Prouesses individuelles toujours, mais sacrilèges cette fois, de Don Juan, "l'abuseur de Séville", qui défie le spectre du commandeur, Dieu et l'enfer. Naturellement, son serviteur Catherinon va de frayeur en frayeur et Don Juan le lui reproche :

"Quelle peur as-tu d'un mort ? Que ferais-tu si c'était un vivant ? Sottise et roturière crainte !" (25).

L'imagination chevaleresque de Don Quichotte transforme moutons et moulins à vent en ennemis. Toutefois la peur est, plus souvent que la vaillance, à l'origine de telles illusions. A preuve ce texte de Montaigne dans lequel la propension à la frayeur est tout naturellement attribué e aux humbles, même lorsqu'ils sont soldats :

"De vrai, j'ai vu beaucoup de gens devenus insensés de peur... Je laisse à part le vulgaire à qui elle représente tantôt les bisièux sortis du tombeau, enveloppés en leur suaire, tantôt des loups-garous, des lutins et des chimères. Mais parmi les soldats même, où elle devrait trouver moins de place, combien de fois a-t-elle changé un troupeau de brebis en escadron de corselets (cuirassiers) ? De roseaux et de cannes en gens d'armes et lanciers ? Nos amis en nos ennemis ? Et la croix blanche à la rouge ?" (26).

Montaigne associe ailleurs lâcheté et cruauté, l'un e et l'autre étant plus spécialement le fait de "cette canaille de vulgaire" :

(24). — CERVANTES, *Don Quichotte*, Trad. L. Viardot, Paris, s. d., I ch. XVIII, p. 126.

(25). — TIRSO DE MOLINA, *L'abuseur de Séville. Don Juan*, Acte III. Trad. P. Guenoun, Paris, 1968, p. 159.

(26). — MONTAIGNE, *Essais*, I, ch. XVII (De la peur), éd. A. Thibaudet, Paris, 1965, p. 106.

"Les meurtres de victoire s'exercent ordinairement par le peuple et par les officiers du bagage ; et ce qui fait voir tant de cruautés inouïes aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerri te t s e gendarme à s'englante r jusques aux coudes et à déchiq ueter un corps à ses pieds, n'ayan t ressentiment (sentiment) d'autre vaillance..." (27).

Couardise et cruauté sont souvent liées, et Montaigne a raison de le souligner. Mais pourquoi les roturiers se priveraient-ils du droit légitime d'avoir peur au moment du danger ? Ils n'ont pas "d'honneur" à préserver, du moins dans le sens où la noblesse d'épée entend ce terme. Ils n'accéderont pas à la gloire. Ils sont voués toute leur vie à l'anonymat. Dès lors, à quoi bon prouesse et témérité ? L'idée que la masse de paysans, de artisans et de serviteurs n'est pas courageuse parce qu'elle ne recherche pas — et ne peut pas rechercher — la renommée et une course longtemps et se trouve encore à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle sous la plume d'un La Bruyère, par ailleurs sans indulgence particulière pour les gentilshommes :

"s'il est vrai qu'un grand donne plus à la Fortune lorsqu'il hasarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que de quelques jours qui sont misérables, il faut avouer aussi qu'il y a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu ; il meurt obscur et dans la foule : il vivait de même, à la vérité, mais il vivait ; et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le peuple et expose aux yeux des hommes, à leur censure et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portait pas à la vertu ; et cette disposition de cœur et d'esprit, qui passe des aïeux par les pères dans leurs descendants, est cette bravoure si familière aux personnes nobles, et peut-être la noblesse même. Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite (28) ; mettez-moi à la tête d'un armée et don t j'ai e à répondre à toute l'Europe, je suis Achille" (29).

Ce lieu commun — la masse est peureuse — doit être encore précisé par deux notations, contradictoires dans leurs motivations mais

(27). — *Ibid.*, II, ch. XXVI I (Couardise mèn e d e cruauté), éd . P . Michel, Paris, 1965, p. 357.

(28). — Dans *l'Iliade*, Thersite e personnifié la couardise.

(29). — LA BRUYÈRE, *Les Caractères* (Des Grands, 41), éd . R . Garopon, Paris, 1962, pp. 266-267.

convergentes par l'éclairage qu'elle s'apportent et qu'on ne peut ainsi résumer: la classe dirigeante a fait en sorte que le peuple — essentiellement les paysans — ait peur. Symphorien Champier, médecin et humaniste mais thuriféraire de la noblesse, écrit en effet: le seigneur doit prendre

"aise et délit de choses dont se sont hommes ont pain et travail". Son rôle est de "maintenir terre car pour la paour que les gens du peuple ont de ses chevaliers ilz labourent et cultivent les terres par paour et crainte d'estre destruitz" (30).

Quant à Thomas More, qui conteste la société de son temps et se situe toutfois prudemment dans une imagination "Utopie", il affirme que

"La pauvreté du peuple est la défense de la monarchie... L'indigence et la misère enlèvent tout courage, abrutissent les âmes, les accommodent à la souffrance et à l'esclavage et les oppriment au point de leur ôter toute énergie pour secouer le joug" (31).

Résumons: la peur des uns est la condition du courage des autres; et la lâcheté — collective — de ses peuples dont le destin est d'être soumis révèle par contraste la vaillance — individuelle — de ses héros qui dirigent la société.

\* \*

\*

JEAN DELUMEAU. Né à Nantes le 18 juin 1923.  
Entré à l'École Normale Supérieure (Lettres) en 1943.  
Engagé volontaire en décembre 1944 et militaire jusqu'en janvier 1946.  
Agrégé d'histoire en 1947.  
Professeur au Lycée Alain-Fournier de Bourges en 1947 -  
-1948.

(30). — *L'Ordre de chevalerie* (1510) traité publié dans P. ALLUT, *Etude historique et bibliographique sur S. Champier*, Lyon, 1899, pp. 75-76.  
(31). — Th. MORE, *L'Utopie*, éd. V. Stouvenel, Paris, 1945, p. 75.

- Membre de l'École Française de Rome d'octobre 1948 à octobre 1950 .
- Professeur de Première Supérieure au Lycée Chateaubriand de Rennes d'octobre 1950 à octobre 1954 .
- Détaché au C. N. R. S. d'octobre 1954 à octobre 1955 .
- Docteur ès-Lettres (Histoire) en juin 1955 .
- Maître de Conférences, puis professeur d'Histoire Moderne à Rennes d'octobre 1955 à octobre 1970 .
- Professeur d'Histoire Moderne à Paris I d'octobre 1970 à octobre 1974 .
- Directeur d'Études à l'École Pratique de Hautes Études (VIe Section) depuis octobre 1963 .
- Directeur du Centre Armoricaïn de Recherches Historiques de 1964 à 1970 .
- Directeur du Centre d'Histoire Moderne de Paris I de 1970 à 1974 .
- Professeur au Collège de France depuis octobre 1974 .
- Membre de la Société des Italianistes et de l'Enseignement Supérieur .
- Médaille d'Argent du C. N. R. S. 1962 .
- Officier des Palmes Académiques .
- Chevalier de l'Ordre du Mérite .

*Bibliographie (ouvrages).*

- Vie économique et sociale de Rome dans la seconde moitié du XVIe siècle* (thèse de doctorat d'Etat), 2 vol., Paris, De Boccard, 1957-1959. 1.038 p. Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome .
- L'Alun de Rome* (thèse complémentaire). Paris. S. E. V. P. E. N. 1962. 352 p .
- Naissance et affirmation de la Réforme*. Paris. P. U. F., coll. "Nouvelle Clio". 1965, 417 p. ; 2<sup>éd.</sup> 1968 ; 3<sup>éd.</sup> 1973 .
- La Civilisation de la Renaissance*. Paris. Arthaud. coll. "Les Grandes Civilisations". 1967, 717 p .
- Histoire de la Bretagne* (direction de l'). Toulouse. Privat. Coll. "L'Univers de la France". 1969. 542 pp .
- Documents de l'histoire de la Bretagne*. Toulouse. Privat. 1971. 402 p .
- Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*. Paris. P. U. F. Coll. "Nouvelle Clio". 1971. 358 p .
- L'Italie de Botticelli à Bonaparte*. Paris. A. Colin. 1974. 340 p .